

114 j'aime Jude Stéfan qui ne seront finalement que 27 environ

J'aime les fleurs chez Jude Stéfan, car elles ne sont pas seulement de rhétorique.

J'aime les oiseaux chez Jude Stéfan, *tsi-tsi-u u u u fait la mésange*.

J'aime à m'user les prunelles sur les vers de Jude Stéfan, autant d'images brisées, et pourtant très nettes.

J'aime le cahin-caha du désespoir chez Jude Stéfan, il me fait penser à un cabri en flanc de falaise.

J'aime l'esquintement du rythme de Jude Stéfan, mais c'est quoi, au juste, le rythme en poésie ?

J'aime à aimer Jude Stéfan qui sait tellement plus de latin que moi, et de grec, un peu de russe, d'italien et pas mal d'anglais — bien sûr qu'il parle en langues, poète païen de la Pentecôte.

J'aime la manière dont les poèmes de *Libères* (1970) à chaque fois se terminent avec, placé entre parenthèses, leur titre, en italiques un point à la fin, en bas, à droite du corps du texte, un peu comme si, du fait des parenthèses, l'intitulé ainsi présenté figurait la solution, la réponse au poème devenu devinette ou rébus, la clef de l'énigme du dire même de Jude Stéfan.

J'aime ne pas le croire lorsque Jude Stéfan dit que la poésie n'existe pas, et il a raison pourtant (cela me fait penser à cette nouvelle de Montale, ou encore à Rimbaud disant qu'il ne touche plus à ça, parce que c'était *mal*) ; non la poésie cela n'existe pas, *la poesia non esiste*, c'est ce qui célébré se répudie aussitôt ; *poièn*, ni fait ni à faire, et pour tout dire :

la poésie c'est pour les chiens

et comment ! ma chienne† avait bouloté un jour, à l'époque de la Nuée Bleue, le recueil nèrefe blanche de *Prosopées* — ce mien thanatobiographème mâtiné d'infaisable deuil, je l'ai

vue naître et mourir Malou (ma plus longue histoire, née sous Sarko morte sous Hollande), un peu d'amour canin pour confirmer la vérité du poème de Jude.

J'aime, moi qui n'aime pas le foot, lorsque Jude Stéfan parle des passes au millimètre de Platini.

J'aime Jude Stéfan autant pour ce vers, *jamais nous n'aurons tant blasphémé* que pour celui-ci :

Chaude froide chasteté d'oiseaux blancs

J'aime écouter Jude Stéfan parler de ce qui fut son métier de prof, de faux professeur : « j'ai moins honte d'être vieux que d'avoir été professeur », pour un peu, il me donnerait hâte d'être vieux.

J'aime manger un *canollo* à Siracusa, devant la fontaine de Diane, piazza Archimede, en me disant que j'aimerais à relire les *Prosopées* de Jude Stéfan par ma feuve beauceronne dilacérées, et aussi les poèmes d'*À la Vieille Parque* initialement goûtés — leur saveur reste éternelle — un matin d'hiver dans un café de Strasbourg quartier-gare, rue du Mercus, je venais de Saverne par le 6 heures et quelques, je savais que je n'irai pas à la fac, du temps et combien ! s'est écoulé depuis : je suis retourné en Sicile souvent, pensant à chaque fois à Jude Stéfan, alors que je baguenaudais à Trapani aussi bien qu'à Stromboli *sotto il vulcano* (needless to say) ou à Catane la bouillante avec son éléphant obéliscophore, désirant ni plus ni moins le lire le Jude, mangeant mon *canollo* piazza Archimede, et quelle surprise amusée ce fut d'apprendre que la rue du Mercus s'appelle en réalité rue du Maire Kuss.

J'aime *Os* de Jude Stéfan, consacré au poème si raréfié de Beckett.

J'aime Jude Stéfan lorsque, je trouve cela un peu couillon et facile, à la fin des *Poèmes de la désuétude*, quel beau titre, il se laisse aller à la composition d'un acrostiche à partir de son nom, de son pseudo hardy-joycien — sans doute est-ce la désuétude même que cette espèce de signature.

J'aime Jude Stéfan dans le voisinage d'Andrea Zanzotto et de Théophile de Viau ; aussi bien tout à côté de cummings ou de Reverdy, ou encore de *La bella estate* de Pavese, perchè no ? je veux croire que ces deux-là, ces nouvellistes ont quelque chose d'ininterrompu, du neuf éternel à se dire, de l'inouï murmure à revendre, de l'ahurissement superbe (*par bel été / il faut beaucoup boire*), de l'hébétude simple ; mais Jude, je l'ai écrit quelque part, travaille la cassure du vers façon kléërik jipékâ (celui des *Décorateurs de l'agonie*) ; Jude œuvre dans une surprenante, riche besogneuse jouisseuse opiniâtre langue, parlure diaprée qu'il a en partage avec J.-P. Dubost dont j'apprécie hénauvement les bousigues & leçons & coutures, beau livre de dettes chez Sauvage, où il est écrit cette sentence tauromachique, page 68, au nom de Jude Stéfan :

Nous ne sommes pas mis au monde, on nous met à mort —

J'aime cette formule de Jude Stéfan : « on se suicide à 24 ans ou pas » ; ou cet autre vers de lui, un peu punk : *ma peine va vous guérir des hommes-merde.*

J'aime le diagnostic de Jude Stéfan, qui consiste à placer Perros et Cioran côte à côte, voyant en eux les deux moralistes de la modernité.

J'aime l'ennui, l'agonie, les chiens, les étrons selon Jude Stéfan.

J'aime les poèmes autoportés de Jude Stéfan, arc-boutés sur la mort, ricaneurs et joueurs.

J'aime la casquette Nike que porte Jude Stéfan.

J'aime de Jude Stéfán ce que je ne comprends pas de Jude Stéfán, et j'aime d'autant plus Jude Stéfán que mon inconnnaissance en le domaine est, je suppose, infinie.

J'aime lire Manley Hopkins ou encore John Donne en pensant à Jude Stéfán, mais l'inverse est moins vrai, car moins éclairant.

J'aime sa poésie pire, pour le meilleur et pour le pur.

J'aime l'humour de Jude Stéfán : « Qu'est-ce qu'il y a après la retraite ? »

J'aime son constat, plein de justesse : *trop de rose dans la prose*, parce que, de Rimb. en Khleb. :

78 : Arthur affiché sur les portes d'acier
aux Transformateurs
la poésie en la prose
la poésie en le PO M
ou la prose en prosoésies les
proèmes en prosies en la prosenpoème
la prosodie en prosopée la povrésie
en prosèmes en postpoésie l'ex-
poésie l'ésopie se cherchent
comme la maisraison de *Zanguexji*

(*Épodes.*)

d'Arthur en Velimir, le poème file, chemine prose poème, rêve, pense et désire, dilate, déplace, déboîte, enclenche, déclenche, brise, fracture, ajointe, sépare, rejoint, retrouve et perd, égare à peine retrouvant, répare, éclate, crève, embraye sur le vide, déchaîne le néant et oh ! la fatigue.

J'aime l'allure de certains poèmes de Jude Stéfán, déterminés raides tendus depuis le dedans, trouvant leur détermination, faisant de vertige nécessité, dans une manière maniérée de hantise toujours du dehors, une réminiscence — l'obstination du lichen — souvenir impérieux qui s'enracine mais dans quoi ? dans l'impensable, peut-être, dans un grand rêve de chair bordé de joyeux néant pour sûr, parce que, c'est bien connu, sur ce dont on ne peut parler il faut faire le poème.

J'aime cette façon qu'il a, Jude, de trousser la langue, de faire rendre gorge au poème, de la malfoutre un peu la langue, de la foutraquer au besoin, la langue élaguante plutôt qu'élégante du sien poème, de sorte que la langue on dirait chancelle, dans les brancards elle rue pourtant châtiée jamais châtrée, viride, turgide ou vieille haridelle un peu fière et faraute, carne ultime échappée du château de la pureté, elle cavale, gambade, se cabre carapate et donne tout, soudain ça se calme-avant-la-tempête dans un murmure hylématique de feuilles : la langue point encore, pas encore elle ne point, et cela reprend, cri-du-dedans : la primelangue vagissante du poème éternellement d'en elle en gésine, et c'est, ma foi, une tuerie, comme un massacre de bœufs à Trinacria Baile Átha Cliath où Stephen ivre avec carabins, même remontée bathyscaphée, vaches de ténèbres aux débuts de la parole, bous stéfanoumenos, bous stéfaneforos.

J'aime quand il fait beau regarder par la fenêtre où l'azur et je me dis que 114 fois j'aime Jude Stéfán ce sera un peu long lancinant, quoique je craigne, pauvres de vous, de pouvoir même pas me répéter, d'être en mesure de formuler 114 fois mon aimer unanime à moi pour Jude Stéfán, mais je vais m'arrêter, arbitrairement, à 37, un peu plus, je ne sais, alors que je suis à combien

de j'aime déjà ? bah ! quand on aime, dit-on, on ne compte pas, et je ne compte plus compter mon aimer de Jude, alors un peu plus, un peu moins ce n'est plus de mon chef.

J'aime à ne pas tenir de journal de confinement — rouvrir au contraire les poèmes de Jude Stéfan, qui eux-mêmes m'éventrent m'ouvrent sur toute ma longueur du trou de mon cul à ma tête, c'est cela aussi le grand dedans-dehors, le chambardement, l'intime tohu-bohu que j'attends du poème, l'ontique retournement-comme-un-gant, ne dérangeons pas l'Artaud pour cela, l'Ouvert rilkéen va tout aussi bien, je veux dire, la façon dont un sculpteur habile, et pas l'auguste Rodin pour la peine, peut représenter une femme égorgée, ah ! Giacometti tu es là toi aussi, toujours, dans mon aimer Jude Stéfan tu es là, ainsi que vieux Sam, mais dans quel damné malebolge se trouve-t-on ? à ne pouvoir plus bouger assignés que nous sommes à faire pour nous distraire de misérables statues en crottes de nez, aux balcons prendre le soleil alors qu'on ne rêve que de cafés et de terrasses ? s'acharner à tuer le temps qui est, je trouve, un peu mort déjà, mais non il y a l'aimer Jude Stéfan, son poème interminable aux femmes, qui certes, sauf une peut-être, sont de sacrées Didons :

*Tu es toutes les femmes et les poses
certes dont flatté ton œil se ravit
mais ce que tu ignores c'est que tu
n'es que mort à ta bouche mordue le temps
en ton sein oublié dans ta caresse
retrouvé l'heur de n'être jamais né.*

(Redévotion aux ifs.)

clin d'œil au dernier vers à Emil Michel C., que Jude retourne comme un gant pour signifier strictement l'amère même chose, c'est la mère même chose toutes ces femmes, on dirait, pour Jude, sauf une peut-être.

Mathieu JUNG, 1^{er} avril 2020.